

Yvon Rivard

L'Ombre et le Double

roman



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

L'OMBRE ET LE DOUBLE

DU MÊME AUTEUR

Mort et Naissance de Christophe Ulric, roman, Montréal, La Presse, 1976 ; Leméac, coll. « Poche Québec », 1986.

Frayère, poèmes accompagnant des images de Lucie Lambert, Saint-Boniface, Atelier Lucie Lambert, 1976.

L'Imaginaire et le Quotidien, essai sur les romans de Georges Bernanos, Paris, Lettres modernes, 1978.

Les Silences du corbeau, roman, Montréal, Boréal, 1986. Prix du Gouverneur général 1986.

Le Bout cassé de tous les chemins, essai, Montréal, Boréal, 1993. Prix Gabrielle-Roy 1993.

Le Milieu du jour, roman, Montréal, Boréal, 1995.

Yvon Rivard

L'OMBRE ET LE DOUBLE

Boréal

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoivent l'appui de la SODEC.

Conception graphique : Gianni Caccia

Illustration de la couverture : *Wood at dusk, The Garden* (détail). William Fraser / © SuperStock Canada.

© 1979. Les Éditions internationales Alain Stanké Ltée pour l'édition originale.

© 1996. Les Éditions du Boréal pour la présente édition.

Dépôt légal — 2^e trimestre 1996
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Données de catalogage avant publication (Canada)

Rivard, Yvon, 1945-

L'Ombre et le Double

(Boréal compact : 75)

Éd. originale : [Montréal] : Stanké, [c1979]

ISBN 2-89052-762-X

I. Titre.

PS8585.1877043	1996	C843'.54	C96-940274-0
PS9585.1877043	1996		
PQ3919.R58043	1996		

*Un nouveau mal du pays me dévore, la détresse des âmes
les plus libres, comment l'appeler ? Le mal du pays sans
pays, le problème du cœur le plus désolant et plus tran-
chant : « Où ai-je le droit d'être chez moi ? »*

NIETZSCHE

*Ce ne sont pas les couches brumeuses de mon cerveau qui
se dégagent ainsi, mais ce sont les frontières douteuses de
mon pays qui débordent infiniment et interminablement
le sol natal qu'elles enserrent.*

HUBERT AQUIN

Quel que soit le nom que tu me donneras, jamais je ne te répondrai quoique je sache très bien que de mon silence tu tireras cette innombrable parole dont tu voudras me faire porter le poids, poids insignifiant d'un châle de dentelle jeté sur les épaules de l'absente pour la retenir sinon la convaincre d'être un jour partie.

J'ai décidé de noter, chaque jour si nécessaire, ces phrases étranges dont une voix féminine crible mon sommeil depuis quelque temps. Je préférerais voir cette femme plutôt que d'entendre sa voix hostile, mais qui m'assure que cette voix appartienne à quelqu'un ?

Autant commencer par le commencement, ce qui ne devrait pas être trop difficile puisque la fin est probablement arrêtée ! Et pourtant, est-ce que je n'obéis pas, en ce moment même, à la certitude du contraire ?

Je suis né dans la province et le village de Mistassini, à l'est, si je peux m'exprimer ainsi, d'un pays dont nul n'a jamais su le nom et qui peut-être n'en aura jamais, car il dérive sans cesse à l'intérieur de frontières que nul ne peut fixer. La deuxième moitié de ma phrase interprète notre histoire, qui laisse entendre, malgré la faible précaution oratoire d'un *peut-être* qu'aucun doute sérieux n'investit, que tous les efforts déployés depuis des siècles en vue de l'élaboration de ce pays procèdent d'une vaste illusion. L'autre moitié est aussi une interprétation, mais elle a l'immense mérite de ne pas être perçue comme telle : nous habitons un espace qui sera un pays le

jour où nous en connaissons les frontières et le nom. Je refais donc ma phrase en la soumettant à cette vérité dont je suis moi-même issu : « Je suis né dans la province et le village de Mistassini, à l'est d'un pays dont on ne connaît encore ni le nom ni les frontières. » Et dire que c'est à cause de cette absence de frontières que je suis derrière les barreaux ! D'ailleurs aucun crime, s'il n'est d'une façon ou d'une autre relié à la quête du pays, ne pourrait justifier l'incarcération ou l'exécution d'un individu. L'unique loi qui nous gouverne est sans équivoque, quoiqu'elle puisse par sa formulation couvrir tout le champ de nos activités : « Quiconque ne participe pas à la quête du pays ou l'entrave sera jugé par ses pairs. » Ne pas manquer de souligner, lors du procès, le vice inhérent à cette loi : comment peut-on entraver un mouvement dont on ignore le sens ? De fait, les opinions divergent tellement quant aux moyens de découvrir le pays que les prisons sont presque toujours vides. Maigre consolation d'être l'exception qui confirme la règle, trouble la vacuité de la loi !

Depuis toujours, les habitants de ce pays virtuel vivent dans l'espoir (naïf) d'épuiser l'inconnu qui les encercle : les sédentaires en fermant les yeux (l'inconnu vient mourir au seuil de notre demeure), les explorateurs en fixant ce qu'ils ne voient pas (l'inconnu est notre demeure). Les sédentaires ne tiennent qu'à leurs villages, ces petits points noirs perdus au milieu des provinces que les cartographes découpent à même l'espace que les explorateurs rapportent de leurs voyages. Aussi ai-je longtemps cru, je l'avoue, que c'était les sédentaires qui retardaient la découverte des frontières. Mais que sont les frontières ? Telle est la véritable question, celle-là même à laquelle Gaspard songeait sans doute lorsqu'il écrivit : « Les provinces sont les prénoms du néant, lectures pathétiques et inutiles d'une page désespérément blanche. » Comment a-t-il pu échapper au bûcher ? Personne n'aura probablement retenu

cette phrase jugée hermétique, faute de style dont on absout volontiers le chroniqueur pourvu qu'elle ne se répète pas trop souvent. De plus, il faut bien avouer que les chroniques ne sont jamais lues très attentivement. En principe, n'importe qui peut les consulter, mais seuls les membres du Conseil y jettent parfois un coup d'œil pour vérifier l'exactitude des comptes rendus. (« Messieurs, n'est-ce pas un hasard incroyable, un signe des temps qu'un homme aussi occupé que le président du Conseil se soit attardé à déchiffrer cette note griffonnée dans une marge ? »)

Le nombre et l'étendue des provinces correspondent avec de moins en moins de certitude aux territoires explorés. L'année dernière, par exemple, la quête d'un espace enfin circonscrit aurait donné naissance, selon Achille, à huit provinces.

« Comment savoir si tes nouvelles provinces n'en recourent pas de plus anciennes puisque tu ignores les travaux des autres cartographes ?

— Je le sais bien, Thomas ! Mais que veux-tu que j'y fasse ? Bientôt on ne saura même plus si le village de Mistassini est encore dans la province du même nom. Tu comprends, on ne saura même plus où l'on est !

— L'a-t-on jamais su ?

— Toi et tes questions idiotes ! »

Autrefois les cartographes se réunissaient une fois l'an à Mistassini, le plus ancien et le plus important de tous les villages, afin de dresser la carte du pays. Mais depuis quelques années les villages se sont presque complètement libérés de la tutelle de Mistassini de sorte qu'il y a désormais autant de pays que de cartes. Et c'est ainsi que je suis, contrairement à mon prédécesseur, un chroniqueur parmi d'autres. Félicien aura été le dernier à rédiger la chronique officielle, résumé des principaux événements consignés par le chroniqueur de chaque village. Achille n'est pas le seul à déplorer cet esprit

d'indépendance qui morcelle le pays avant même qu'il n'existe. Les sédentaires, majoritaires au sein de chaque Conseil, voudraient instaurer entre les villages, tout en préservant leur autonomie, un réseau d'échanges indispensable au progrès de la quête et au bonheur de tous. Pour ce faire, il faudrait que les explorateurs freinent cet instinct qui les pousse à élargir ce qu'ils veulent cerner et surtout qu'ils cessent de construire, on ne sait où, des cabanes qui tôt ou tard deviennent des villages peuplés de sauvages (nom donné par les sédentaires à ces explorateurs dissidents qui, pour une raison ou une autre, rompent avec leur village et sans le savoir en créent un autre) qui risquent de le rester. Bref, plus que jamais on proclame la nécessité d'établir des frontières provisoires.

Les explorateurs (et leurs alliés toponymistes) refusent de se laisser ainsi ligoter au nom d'un principe d'organisation qui, selon eux, va contre le sens même de la quête : « Structurer un pays dont on ne connaît pas encore les frontières est aussi absurde que de vouloir éduquer un fœtus. » Les sédentaires (et leurs alliés cartographes) ont beau protester de la pureté de leurs intentions (« il ne s'agit pas de mettre un terme à cette recherche qui nous tient tous à cœur, mais de la planifier afin de la rendre plus efficace »), personne n'est dupe de leur prudente sagesse, surtout depuis que l'un d'eux s'est maladroitement déshabillé en public : « Comment gouverner des provinces qui se reproduisent au rythme des lapins ? » Leur théorie des frontières provisoires n'a cependant jamais été condamnée, car elle repose sur ce sentiment largement répandu parmi la population que la découverte du pays n'est rien d'autre que l'aménagement progressif du plus grand espace possible. À cette théorie les explorateurs opposent celle des frontières naturelles qui repose, elle, sur la croyance en un pays déjà formé, configuration immuable que seule la peur a intérêt à ignorer ou à restreindre.

« Si on nomme pays le sol que nous foulons tous les jours, l'ornière de nos pas risque de devenir des frontières infranchissables. Et nous serons semblables à ces fleurs que les femmes cultivent dans des pots.

— Mais enfin ! Tout ce que nous voulons, c'est transformer cet immense espace en un lieu habitable !

— Le pays, c'est autre chose ! C'est la forme nécessaire de l'espace. Sinon clôturons nos potagers et mourons en paix !

— Qu'est-ce qu'une frontière naturelle ? Un lac, une montagne, une rivière ? Vous avez enjambé tout cela plusieurs fois.

— Ce sera justement quelque chose sans au-delà. Un lac si grand que cela prendrait plusieurs vies pour le traverser. Une montagne si haute qu'elle crèverait l'œil qui voudrait en déchiffrer le sommet. Un mur de brume que nul ne pourrait franchir sans devenir invisible. Des nuées d'oiseaux aveugles tendues entre ciel et terre. Un gouffre si profond que le soleil ne pourrait y descendre.

— Qui vous dit que tout cela existe ?

— Si ça n'existait pas, comment pourrions-nous en parler ? »

Cet argument est irréfutable, car les sédentaires n'ont jamais prouvé qu'il était possible d'imaginer quelque chose qui n'existe pas. Ceux qui ont essayé ont vu immanquablement le réel s'immiscer dans leur extravagance. Un lièvre à quatre oreilles ? Le lendemain, un chasseur ramenait la réponse dans sa gibecière. L'obscurité totale à midi ? L'année suivante, le soleil disparaissait pendant quelques minutes derrière une lune surgie de nulle part. À une certaine époque (voir les chroniques de Marcellin), ce genre de prospection était très populaire. Les sédentaires avaient même organisé une loterie où l'auteur de la meilleure lubie recevait chaque mois un panier de victuailles. Habituellement les victoires de l'imagination étaient de courte durée. Marcellin rapporte cependant qu'une femme stérile fut

pendant plusieurs années la championne incontestée grâce à « l'enfant-à-deux-têtes ». Elle perdit son titre le jour où elle accoucha du monstre qu'elle avait conçu. Dès lors, la prudence succéda à la fébrilité créatrice. D'ailleurs les sédentaires ne demandaient pas mieux que de se débarrasser élégamment de cette loterie qui se retournait contre eux : les perdants passaient, en effet, dans le camp ennemi et devenaient d'ardents propagandistes de la théorie des frontières naturelles.

Comment pourrais-tu me voir puisque ignorant tout de moi tu persistes à croire que notre amour a déjà existé et qu'il suffirait d'une mémoire raffermie pour que nos étreintes le traduisent à nouveau ?

Qu'est-ce que ce charabia ? Aucune trace en moi d'une femme que j'aurais aimée ou d'une inconnue dont je nourrirais le désir. Cette voix me prête des intentions ou des expériences que je n'ai jamais eues. On dirait qu'elle me reproche de vouloir la retrouver avant même de l'avoir connue et qu'elle m'invite néanmoins à persister dans cette erreur, comme si d'en feindre le souvenir pouvait provoquer notre rencontre. Plus simplement : cette voix ne s'adresse pas à moi et entend décourager mon indiscrétion. Qui en est le véritable destinataire ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, il n'est pas en mon pouvoir de ne pas l'entendre, et j'avoue qu'il est agréable d'être ainsi abandonné par quelqu'un qu'on ignore. Le plaisir des cicatrices qui ne ferment aucune plaie...

Assez perdu de temps ! Ce n'est pas cette voix qui me tirera d'affaire. Si je veux gagner mon procès (et je suppose que tel est le cas), je dois savoir d'où m'est venue cette assertion qui m'incrimine : « Moi aussi, je suis prisonnier d'un pays sans nom, mais je sais, moi, que l'innommé est aussi l'innommable, que cette quête est absurde et nécessaire. » Comment ai-je pu

écrire une chose pareille? Quel est ce *je* qui, au terme d'un cheminement dont il ne dit mot, coiffe cette sentence paradoxale? Accusé, nommez-vous!

Pour assurer ma défense (mais s'agit-il vraiment de cela?), je devrais me faire des alliés, ce qui ne sera pas facile, car je m'en découvre dans les deux clans: tous seront contre moi puisque ma déclaration les condamne et les justifie également. Un homme qui ne peut s'identifier exclusivement à l'une ou à l'autre des forces en présence est un homme mort. Comme le dit Gaspard, «la marge toujours menace le texte» (mais comment n'a-t-il pas été brûlé?). Les explorateurs, qui craignent de voir le pays se figer prématurément en deçà de ses véritables frontières, auraient tout lieu de se réjouir de l'immensité que l'innommable préserve, ne serait-ce que par sa sonorité ouverte (faire jouer cet aspect phonétique de ma proposition aux oreilles des toponymistes). Par contre, ils seront sensibles aussi à cette impossibilité de nommer qui relance à l'infini leur propre mouvement et le dépouille ainsi de toute finalité. Absurde parce que jamais le pays ne sera connu (l'innommable déborde le nom), nécessaire parce que l'impossibilité de le connaître l'engendre (mais le nom soutient cet excès).

À première vue, je pourrais espérer me gagner l'appui des sédentaires s'ils ne retenaient que ce qui semble décréter l'inefficacité foncière de l'exploration. Mais leur grossier réalisme ne pourra applaudir que de la main droite, la gauche refusant de célébrer une victoire aussitôt démentie par la réhabilitation de l'absurde. Absurde et nécessaire: cette contradiction me conduira directement au bûcher si je ne parviens pas à en dégager une nouvelle quête susceptible d'ébranler les uns et les autres. La lucidité désespérée («lecture pathétique et inutile») de Gaspard, que les sédentaires ont dû exploiter, lui aura sauvé la vie.

Si les sédentaires pouvaient se passer de viandes et de

femmes, il leur serait facile de vaincre les explorateurs. Ces derniers, en effet, nourrissent la population du produit de leur chasse et exercent sur les femmes une fascination irrésistible. Bien sûr, ces expéditions amoureuses déclenchent la colère des propriétaires ainsi pillés qui voient leur volonté de puissance bafouée tant dans l'administration de leur patrimoine sensitif que dans l'organisation rationnelle du pays. Mais ils ne peuvent donner libre cours à leur vengeance sans se punir eux-mêmes, car les femmes intercèdent en faveur du ravisseur en exerçant sur le mari un chantage odieux : si les explorateurs n'ont plus le droit de satisfaire leur curiosité, personne ne pourra se réchauffer contre notre flanc. Théodore rapporte le procès d'un explorateur officiellement accusé de ne pas avoir participé à la quête du pays (il était resté au village toute une année sans rien faire), officieusement d'avoir meublé son oisiveté de plaisirs interdits. L'inculpé n'eut aucun mal à prouver qu'il lui était physiquement impossible de travailler en exhibant son pied droit mâchuré par le tranchant d'un piège. Cela n'aurait cependant pas suffi à l'innocenter (il y a toujours des tâches dont même un invalide peut s'acquitter) puisque ce n'était pas tant son oisiveté que ses œuvres qui étaient insidieusement mises en cause. C'est alors que treize femmes signèrent la déclaration suivante : « Si nos maris veulent jouir de nous, et ils ne pensent qu'à cela, qu'ils nous laissent libres de faire provision d'images avec qui il nous plaira, sinon jamais ils ne pourront desserrer l'étau de nos cuisses. » L'intervention fut jugée impertinente mais on libéra l'accusé. En reconnaissant ainsi publiquement la nécessité de l'explorateur dans le fonctionnement harmonieux des rouages essentiels de la vie quotidienne, la femme enchaîna le sédentaire à son ennemi. « Les sédentaires moissonnent ce que les explorateurs ont semé » (Gaspard).

Que puis-je attendre des femmes de Mistassini ? Un vague

mouvement de sympathie, peut-être. Le chroniqueur jouit auprès des femmes d'un prestige presque aussi grand que celui de l'explorateur, mais il n'éveille pas en elles le même désir. À l'un elles demandent de les posséder, à l'autre de les comprendre. Superbe ironie qui explique la solitude farouche dans laquelle se retirent le plus souvent l'un et l'autre : elles se donnent précisément à celui qui voudrait être compris (cette masse tiède de chairs offertes : encore du silence) et se refusent à celui qui voudrait être possédé (tout ce jeu de sourires et de feintes : encore des mots). Si elles avaient à choisir entre la libération d'un explorateur et celle d'un chroniqueur, elles n'hésiteraient pas : le corps d'une femme est sa pensée.

Outre cette solitude, l'explorateur et le chroniqueur ont aussi en commun certains problèmes. Que fait le chroniqueur ? Essentiellement « sa tâche consiste à consigner les événements les plus importants survenus dans la province et à rédiger le compte rendu des assemblées du Conseil qui se tiennent deux fois l'an ». Ce que la description de la fonction ne précise pas mais sous-entend, c'est que le chroniqueur doit interroger l'événement afin de pouvoir l'insérer, selon l'expression consacrée, dans « la grande quête ininterrompue du pays à venir ». La chronique devrait donc être cette mémoire vivante à laquelle les générations futures puiseront force et lumière nécessaires à la continuation de l'œuvre collective, mais comme le dit Gaspard : « Comment continuer ce qui peut-être n'a jamais commencé ? » Ainsi le chroniqueur de sa plume jalonne le temps de même que les pas de l'explorateur ponctuent l'espace. Tous deux, au fil des jours, inventent l'avenir en affrontant un même danger : être victime de la distance qu'ils ont créée. Mais, en un sens, l'explorateur risque moins de s'égarer, car il peut toujours marquer sa route et revenir au point de départ alors que le chroniqueur ne peut séjourner que dans l'instant. Autrement dit, l'espace est une

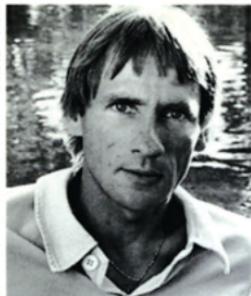
aventure moins périlleuse que le temps, à moins d'être l'un de ces chroniqueurs sédentaires qui écrivent comme si chaque mot n'effaçait pas le précédent.

Logé et nourri par le village, je mène une vie confortable sans autre souci que de noircir du papier. De quoi me plaindrais-je, sinon de l'irréalité des événements que je relate, cette apparente dissolution du réel au contact de l'encre ? Gaspard est, à ma connaissance, le seul chroniqueur à avoir observé ce phénomène qui n'est sans doute pas étranger au pessimisme irréductible de sa pensée : « Les mots que j'écris transforment toutes choses en images comme si je promenais au-dessus d'un lac un immense miroir qui en provoque l'évaporation immédiate. » Si cela était vrai, on comprendrait mal pourquoi les gens continueraient d'exister tout en parlant et, de plus, entretiendraient un chroniqueur qui, au lieu de les insérer dans la réalité incontestable de la quête, les réduirait à l'état de personnages fictifs. Il faut donc supposer entre les mots et les choses un rapport vital, surtout évident dans l'écriture, que je me risque à formuler ainsi : l'image est nécessaire à la chose. Ainsi le miroir de Gaspard serait ce qui fait apparaître le lac et non ce qui le supprime. Gaspard, refusant de croire à la réalité de l'image, aura été toute sa vie partagé entre le désir et l'impossibilité de ne plus écrire. Mais est-ce que je ne recule pas, moi aussi, devant l'intuition de ce lien monstrueux qui unit la quête du pays à la rédaction des chroniques ? Le prestige du chroniqueur tient à ce que celui-ci tourne autour d'un secret qui concerne la vie de chacun. Les femmes, plus que les hommes, sentent obscurément ce genre de choses. Elles seront les premières à vouloir entendre ce secret et allumeront elles-mêmes le bûcher si elles croient que l'approche de la mort m'en facilitera l'aveu.

Hier, j'ai cru pendant un instant que tu allais enfin renoncer à me poursuivre. Un pas de moins et nous nous trouvions face à face. Quand donc sauras-tu que je suis immobile ? Je ne sais si ces paroles marquent un progrès dans mes relations avec cette femme. Comment pourrais-je interpréter une conversation dont j'ignore le début ? Que s'est-il passé entre nous avant que je n'entende sa voix ? Me parlait-elle déjà ? Pourquoi n'aurais-je commencé à l'entendre qu'en prison ? Et si je ne l'entendais que longtemps après qu'elle s'est tue, n'aurais-je pas l'impression de m'approcher d'elle alors que je m'en éloigne ? Un pas de moins... croit-elle qu'il suffise de rester immobile pour abolir toute distance ?

Cette façon de concevoir l'immobilité comme le mouvement le plus subtil ressemble étrangement à la thèse toponymiste que résumait jadis cette formule paradoxale à souhait : « Trouvons d'abord, cherchons ensuite. » Les toponymistes pensent, en effet, que les seules frontières possibles du pays sont celles de son nom. Compte tenu de la double impossibilité d'atteindre les frontières naturelles du pays et de contenir ce dernier à l'intérieur de frontières provisoires, ils proposent de découvrir le nom juste et d'attendre que le pays s'y conforme. Au début, les toponymistes n'ont pas été pris trop au sérieux à cause du caractère abstrait de leur postulat. La difficulté de concilier deux réalités (toujours le même obstacle qui oblige la pensée à se détourner de ses propres raccourcis : Gaspard, Ulysse, Grégoire, Lucien...) s'est manifestée une fois de plus par des plaisanteries célèbres : on ne peut pas habiter un nom, c'est trop étroit, on n'attrape pas le pays avec des collets... On associa peu à peu le nom juste à la baguette du sourcier et on finit par lui reconnaître le pouvoir d'orienter les explorateurs.

Eustache raconte en ces termes la naissance de la toponymie : « Un jour, Grégoire, qui avait été cartographe et explorateur, se mit à réfléchir à l'influence du nom sur la personne.



Yvon Rivard est né en 1945. Outre *L'Ombre et le Double*, paru à l'origine en 1979, il est l'auteur des romans *Mort et Naissance de Christophe Ulric* (1976), *Les Silences du Corbeau* (1986, prix du Gouverneur général) et *Le Milieu du jour* (1995), et d'essais sur la littérature dont *Le Bout cassé de tous les chemins* (1993, prix Gabrielle-Roy).

75

**BOREAL
COMPACT**

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

On lit *L'Ombre et le Double* avec une surprise grandissante. L'aventure de Thomas, ces mythes qu'évoque un personnage imaginé dans un pays imaginaire, l'auteur les décrit avec une si profonde évidence, avec tant d'amour et d'humour, qu'ils en sont absolument vrais. Quelle puissance a donc la littérature pour créer ainsi, avec des caractères noirs sur quelques pages blanches, une terre, un ciel, des hommes, leur histoire et leurs rêves!

Pierre Enckell, *Les Nouvelles littéraires*

Voici un livre, un vrai, plus que méritant et susceptible d'honorer quiconque lui accorderait les plus grands honneurs.

Jacques Brault, *Spirale*

Comment dire l'étrange fascination qui retient le lecteur à ce livre? Comment, en somme, rendre compte d'un des plus beaux romans jamais écrits au Québec?

Marie-Andrée Beaudet, *Le Livre d'ici*